



**HAL**  
open science

## Le nouvel Ontario : nordicité et identité

Claudine Moïse

► **To cite this version:**

Claudine Moïse. Le nouvel Ontario : nordicité et identité. Monica Heller et Normand Labrie. Discours et identités. Le Canada français, entre modernité et mondialisation, Éditions modulaires européennes, pp.43-88, 2004. hal-02493449

**HAL Id: hal-02493449**

**<https://hal.science/hal-02493449>**

Submitted on 27 Feb 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## ***Le nouvel Ontario : nordicité et identité***

**Claudine Moïse**

*Un jour j'irai dans l'Nord ma noire*

*Dans l'Nord y a plein d'espoir ma noire*

*Dans l'Nord y a plein d'espoir*

*Dans le Nord...*

Ainsi chante Paul Demers, originaire de Sudbury, dans son album intitulé *D'hier à toujours*. Le Nord de l'Ontario est encore, a toujours été, un lieu à saisir, de l'économique et de l'imaginaire, espace de la construction communautaire. Il s'est défini, a été pris comme espace à conquérir, à peupler dans le cadre du discours traditionaliste. Au cours du temps, au rythme des différents discours, le Nord s'est vu réutilisé, redéfini à la fois dans une certaine constance mais aussi avec de fortes ruptures. S'il a sans doute servi la continuité identitaire de la communauté franco-ontarienne, il pose aussi maintenant de nouveaux espaces, avec d'inexorables télescopages et tensions entre un temps d'avant et un temps d'aujourd'hui. Il s'agira ici de voir comment s'est construit cet imaginaire sur le Nord (par là le Nord lui-même), en quoi il sert les différents discours et comment il en révèle en même temps les interférences. De voir aussi, comment les représentations sur le Nord s'alimentent d'un discours à l'autre, d'une époque à l'autre, ce que l'on en garde et ce que l'on crée pour servir les idéologies dominantes. Je m'appuierai pour toute l'analyse essentiellement sur un corpus constitué en septembre 1998 à Sudbury, Larder Lake, Kapuskasing et Hearst en Ontario. Les trente sept personnes interviewé-e-s, de tous âges, ont été ou sont pour la plupart investi-e-s dans la communauté franco-ontarienne que ce soit dans l'école, le milieu associatif, culturel ou même entrepreneurial.

### **1. Les premières frontières du Nord**

#### **1. 1. Le tracé physique d'une réalité économique**

Le Nord de l'Ontario était impénétrable, il avait été parcouru au début de la conquête par ces coureurs de bois, marchands de fourrures arpenteurs; mais il restait inaccessible, terre de forêts et de froidure. L'implantation française commença à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, fut lente et progressive. Le Sud avait connu un développement plus précoce avec routes et canaux construits au XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Le Nord était en attente d'accès, de voies nouvelles ; l'ouverture put se faire par le chemin de fer. Avec la construction des lignes de voies ferrées, chantiers nécessaires à l'exploitation des mines découvertes et ouvertes dans le même temps, le Nord va naître à lui-même. On assiste à l'explosion de l'industrie minière : en 1883, des mines de cuivre et de nickel ouvrent à Copper Cliff et à Sudbury, en 1903, des mines d'argent à Cobalt, en 1909, d'or à Timmins, Kirkland Lake et Larder Lake, en 1948, d'uranium à Elliot Lake (Choquette, 1986).

Le développement du nord de l'Ontario fut parallèlement porté par un mouvement vital de la population québécoise : endettement des habitants de la vallée du Saint-Laurent, épuisement des sols, morcellement des parcelles de terre, manque de productivité (Gervais, 1993) poussent les Canadiens français à rejouer leur vie pour échapper à la pauvreté. Fuyant leur misérable condition, beaucoup de francophones sont donc venus dans le nord de l'Ontario, pour défricher et cultiver la terre, mais surtout pour travailler dans la foresterie et les mines. Bien sûr, certains colons, déjà paysans, sont partis et ont continué semences et récoltes. Mais le nord de l'Ontario n'était pas une terre idéale pour l'agriculture, climat rigoureux, qualité moyenne des sols, difficile accessibilité des terres. Dans le Sud, 21,6 % des sols sont impropres à la culture alors que dans le Nord entre 55,6 et 81,6 % le sont (Ouellet, 1993). Il y avait évidemment tous les besoins nécessaires à pourvoir pour les ouvriers des mines et des foresteries et donc le maintien, par exemple, d'une agriculture vaille que vaille dans le Témiscamingue ou dans les zones possibles de cultures. Il y avait, malgré tout, cette étendue promise, le *Clay Belt*,

la Zone argileuse, zone quelque peu favorable à la culture avec le bassin de Sudbury (Ouellet, 1993), zone au-delà de la région minière Timmins-Kirkland Lake-Rouyn.

Mais la colonisation s'est faite surtout le long de la voie ferrée, et malgré la détermination des nouveaux colons, la vie est restée bien difficile : terres peu productives, climat rigoureux, marchés éloignés, catastrophes, comme l'incendie de Cochrane en 1916... Dans le même temps, les vastes forêts de conifères vont permettre la production de pâte à papier, de bois de sciage et les agriculteurs seront aussi bûcherons, travaillant notamment l'hiver dans le bois, prenant part de plus en plus à l'activité forestière (Gervais, 1993). Ainsi, la colonisation agricole dans le Nord laissera peu à peu la place à l'exploitation minière et à l'industrie de pâte à papier. Le Nord deviendra terres des bois et de mines.

Ainsi, en ce temps-là, le nord de l'Ontario est déjà circonscrit, dans la réalité de son espace, espace tracé par les lignes d'accès, de chemins de fer, par les lignes de sa propre terre, riche en minéraux et en bois, plus pauvre en agriculture. La ligne de chemin de fer du *Canadien Pacifique*, créée en 1885, marque une ligne transversale de North Bay à Sudbury tandis que le Nord va être pénétré de Sudbury vers Hearst et de North Bay vers Cochrane, par le *Canadian Northern Railway* de 1917 et le *Temiskaming and Northern Ontario Railway* de 1908. Ces lignes étaient à la fois physiques et réelles, bien marquées, qui disaient un Nord à maîtriser, à conquérir, à développer, à circonscire, mais étaient aussi lignes symboliques qui traçaient dès sa reconquête pour les colons un nouveau Nord à bâtir, un nouvel espace à s'approprier, à faire sien. Une nouvelle vie. Ces lignes tracées au fer des cartes disaient irrémédiablement cette terre de mines : elles en étaient l'accès et le possible développement. Elles étaient alors l'avenir d'un Nord minier et forestier, puisque la terre elle-même n'était pas d'une grande richesse, loin de concurrencer celle du Sud plus arable et plus hospitalière.

## **1. 2. Un territoire de conquête ; la colonisation, discours de l'élite**

Cette réalité économique et territoriale se double d'un discours idéologique qui a participé de la construction du Nord. Le mouvement d'exode massif des Canadiens français était avant tout tourné, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, vers les États-Unis. Beaucoup de Québécois sont partis, attirés par le travail offert dans les usines de la Nouvelle- Angleterre, un salaire supérieur comparé aux revenus agricoles et une vie nouvelle (Vallières, 1984). Face à cette perte de force vive canadienne-française et, en même temps, face au flot d'immigrants de langue anglaise que la politique du gouvernement Laurier a fait venir au Canada (à peu près 1 500 000 entre 1901 et 1911 dont à peine 30 000 de langue française), les élites du Québec vont développer un discours à la fois d'attachement à la terre et de conquête (Grimard et Vallières, 1981). La colonisation des nouvelles terres au Québec et dans le nord de l'Ontario devient alors un moyen d'assurer la survivance canadienne-française.

Dès la fin des années 1870, on chargera des agents recruteurs de ramener les Canadiens français émigrés aux États-Unis dans les zones de colonisation agricole du Québec et de l'Ontario (Vallières 1984 ; Gervais, 1984). De façon générale, face à la dispersion des Canadiens français, le discours des élites nationales et cléricales québécoises se construit sur la vocation et la mission agricole des Canadiens français “ premiers défricheurs du monde ” (Vallières, 1984 : 28), mission qui s'accompagne d'un attachement à la terre, source de vie et de reproduction . La colonisation agricole vise d'abord le Québec mais va s'étendre à l'extérieur de la province. Les chemins de fer ont ouvert les zones de terre argileuse du Nord et le discours se fait dithyrambique. *Cette bande de terre forte avec sa fertilité admirable peut nourrir, paraît-il, dix millions d'âmes, de quoi tailler plus de diocèses que nous n'en possédons au Canada. C'est une véritable terre promise où coulent le lait et le miel* (discours du père Alexandre Dugré, fervent apôtre de la colonisation cité dans Vallières, 1984 : 32).

Mais au-delà de ces valeurs agricoles qui n'auront que très peu de retentissement face à l'attrait industriel et minier voire forestier du Nord, le propos idéologique, et particulièrement en

direction du nord de l'Ontario, se veut conquérant : il s'agit de partir sur tout le territoire, de participer à un projet collectif de colonisation pour asseoir le pouvoir français dénié trop longtemps et qui semble échapper encore. On parle d'invasion. Il fallait, de fait, transformer une réalité économique en discours de domination. Le Nord de l'Ontario représente donc le camp retranché incontournable, première base à posséder avant la grande conquête, pont, par Mattawa-North Bay-Sudbury et le *Canadien Pacifique*, entre le Québec et le Manitoba, comme en témoignent ces extraits de correspondance du géographe français O. Reclus (dans Dussault, cité par Grimard et Vallières, 1981 : 107). Au curé Jean-Baptiste Proulx, Labelle, 28 septembre 1888 : *je le répète encore : l'avenir du Canada est là ; si vous bouclez le nord de l'Ontario, vous sauvez la Baie d'Hudson, et vous irez jusqu'à Winnipeg. Alors vous êtes indestructibles, même avec l'annexion aux États-Unis.* A Rameau de Saint-Père, le 27 juillet 1888 : *où en est au juste l'invasion du nord d'Ontario, que je considère comme l'événement le plus considérable de la colonisation canadienne depuis le bousculement définitif des Anglais par la reprise des cantons de l'Est et du comté d'Ottawa ?*

Pourquoi le nord de l'Ontario ? Parce qu'il est perçu comme une extension du Québec, plus proche que le Canada lointain, intéressante alternative aux terres plus éloignées et culturellement moins hospitalières de l'Ouest, notamment après l'affaire Riel de 1885 (Riel, qui avait mené les insurrections et les revendications métis contre le gouvernement d'Ottawa avait été exécuté en 1885) ; parce qu'il reste terre hors Québec alors que le sentiment de perdre le grand Ouest canadien se fait sentir. Ainsi, comme le signalent les discours des curés colonisateurs, ceux d'Antoine Labelle par exemple, la marche colonisatrice va passer par la maîtrise du Nord le long de la ligne du *Canadien Pacifique*, tremplin vers Saint-Boniface. *Nous formerons en arrière des Laurentides un long et indispensable chaînon de race canadienne-française. En poussant activement la colonisation sur la rive nord de l'Outaouais jusqu'au Témiscamingue, au lac Nipissingue et, plus loin, au lac Nepigon, partout enfin, le long de la*

*ligne du Pacifique, où peuvent s'établir des noyaux de population, nous arriverons à donner la main à nos frères du Manitoba par une succession de villes et de villages échelonnés sur le parcours de cette ligne* (cité dans [Buies, auteur cité par Vallières] Vallières, 1984 : 32) .

Ainsi, le Nord se dessine dans les discours idéologiques comme un espace de conquête, lié au Québec, terre ouverte vers de nouveaux horizons ; enjeu central d'un renouveau identitaire.

### **1.3. Les traces de cette histoire**

#### **1.3.1. Du discours à la réalité**

Pourtant même si l'église a favorisé l'exil de nombreux Québécois en Ontario, même si elle a elle-même mis en place un réseau pour aider et organiser les départs— encourager les familles de certaines paroisses du Saint-Laurent à occuper les terres vacantes de l'Ontario, contre rémunération parfois -, la colonisation, et dès la fin de la première guerre mondiale, ne progresse que lentement. Ainsi, l'on ne peut mesurer réellement la force de ces discours sur l'immigration dans le nord de l'Ontario, les nécessités et urgences de vie des colons prévalant sans doute sur leur conscience civilisatrice canadienne-française. Le discours idéologique tendait à construire une nation canadienne-française homogène forte de son autonomie autour de l'église et à l'écart du monde anglais dont elle voulait se protéger.

Mais la réalité était tout autre. Si *les élites définitrices du Canada français estiment que les Canadiens français ont une mission providentielle, celle de défendre le catholicisme sur le continent nord-américain* (Martel, 1997 : 28), le nouveau peuple français de l'Ontario a dû se confronter aux contingences du Nord. S'il a accepté la migration et les conditions de vie qu'elle engendrait, c'est sûrement moins par l'idéologie exacerbée de la colonisation que par survie. Et c'est à travers la dure réalité du peuplement, que s'est construit ou du moins a été vécu le discours traditionaliste. Repli sur la paroisse et la langue d'abord, valeurs dont le Nord va se faire particulièrement porteur, pour survivre, comme un refuge nécessaire, face à la rudesse de la vie et du pays. Pas de réelle mission, le sentiment de s'entre-aider en restant entre soi, unis par des

croyances communes. De cette façon, la famille (et les familles réunies autour d'une paroisse) reste certes dans le discours traditionaliste l'élément de base du lien identitaire français, premier maillon constitutif de la "survivance française", avant la création d'associations, comme l'Acféo (créée en 1910), porte-parole de la communauté auprès des instances politiques provinciale et fédérale (Martel, 1997). Mais la famille est sans doute et avant tout, pour les nouveaux colons, déracinés et en lutte pour leur avenir, un repère, une sécurité. Distance par rapport aux Anglais ensuite, vécue sans doute dans une impossible ambivalence. L'isolement communautaire était un mode de vie porté par l'église mais en même temps les francophones travaillaient presque tous pour le pouvoir anglais détenteur des mines et des chemins de fer. Tandis que le discours disait la distance à trouver par rapport aux Anglais, les francophones leur livraient leur force vive, d'une certaine façon entraient dans leur jeu (économique) pour mieux les servir et les arranger.

### **1.3.2. Complexité des représentations**

Et c'est peut-être de ce croisement complexe de valeurs construites par le discours de l'élite et de celles vécues par le peuple que naîtront des critères d'appartenance, constitutifs du Nord, et repris encore aujourd'hui dans les discours à empreinte traditionaliste des locuteurs, discours fondés sur des valeurs qui pourraient paraître contradictoires : conquête et misère, extension canadienne-française et un repli sur la famille et la paroisse, grandeur et oppression... Ainsi, pour ceux qui ont connu l'immigration et le poids de l'église, le Nord reste, malgré la vie rude, un espace à prendre; cet imaginaire de la conquête ne trouve-t-il pas à se nourrir dans l'inconscient d'un peuple - mémoire enfouie - qui aurait oublié ces discours véhiculés par les élites du début du siècle (Moïse, 1998), mais qui les aurait intégrés, malgré tout, dans la nécessité d'une constitution de soi ? Si aucun locuteur interrogé ne parle du discours de l'Eglise, celui explicite de la colonisation, les mineurs les plus âgés, comme Georges Henri (interviewé en septembre 1998), vivent dans l'idéologie prônée par le discours traditionnel, la

langue, la famille et la religion au cœur des vies. Aujourd'hui la nouvelle économie renverse les valeurs, désertifie les villages, laisse place au chômage, particulièrement à la frontière du Québec, là où, contrairement à certaines villes du Nord, aucune économie de remplacement, touristique par exemple, n'a été imaginée. Le temps de ce Nord est accroché au passé construit en mythes, de l'or, du travail à fournir, images fortes de construction et du rêve, de la prospérité, davantage d'une conquête sur les nouvelles terres qu'une conquête idéologique et expansionniste. Et pourtant, il s'agissait bien d'une vie de labeur sans aucun pouvoir sur l'économie; les mines appartenaient aux Anglais et les seules possessions des Français étaient rêvées, celles d'un or extrait de leurs mains, pourvoyeurs qu'ils étaient d'une richesse qu'ils ne détenaient pas, richesse d'un minerai qui existait par eux, qui disait alors leur gloire mais aussi leur inexorable dépendance :

*ça a fermé l'année dernière oui / c'est à : . ouais c'est l'année dernière ou v'là deux ans qu'elle a fermé elle complètement t'sais / ça ça a tout fini [...] oui / quand mon père est arrivé ici en 56 / c'était le plus gros producteur d'or au monde y avait environ de douze à quinze cents personnes qui travaillaient là des hommes / des hommes et des femmes qui travaillaient dans les bureaux / ça a duré jusqu'en : quatre vingt seize : je pense ça a fermé / dans le temps ben / c'était le plus gros producteur d'or en 56 au monde*

L'opposition est clairement marquée par les intensifs entre le maintenant et le hier, *fermé complètement, tout fini / le plus gros producteur, douze à quinze cents personnes, ça a duré*. La rupture, la chute est signifiée par l'encadrement discursif et temporel entre *ça a fermé l'année dernière* et le *c'était le plus gros producteur en 56*. Malgré la difficulté des conditions de vie, restait, après avoir tout laissé, le sentiment de participer à la vie à bâtir dans le travail des mines, mines d'or ; nostalgie d'un temps révolu.

Ce contraste douloureux entre un temps d'avant et celui d'aujourd'hui réactive une prospérité perdue, forme de conquête ancienne sur la nature et sur sa vie, doublée pourtant dans l'indicible ambivalence de la soumission endurée. Céline Lamarre, religieuse dans un des villages paupérisés, dit bien l'attachement au Nord de la population et la transmission d'un passé glorieux par la famille dans une construction possible, mais elle dit en même temps repli sur l'église et la minorisation :

*Oui oui / mais les gens sont tellement enracinés / ceux qui restent là / malgré tout là / sont tellement enracinés : dans une espérance / ah y a une autre mine qui va ouvrir / euh y a ce projet-là ça va déboucher[...] parce que cette identité là prospère dans cette région ici / i' entendent des histoires des grands-pères : des des des leurs parents là dans certains cas / qui parlent de leurs familles [...] c'est quand même des gens qui : / plusieurs veulent qui veulent vraiment:/ que leur église reste ouverte qui sont fiers de leur église qui veulent l'entretenir [...] ben je pense que partout où il y a de grosses compagnies / plutôt dirigées par des anglophones / je pense que : les francophones ont se sont habitués à vivre en minorité / à à agir pour plaire : / à ceux qui ont le pouvoir*

#### **1.4. Alors...**

Le discours traditionnel de l'élite, et plus précisément de l'église, s'est construit sur une idée de conquête : celle de nouveaux territoires pour asseoir, dans une vision mythique et sans doute illusoire, un pouvoir français et celle d'une distance et d'une autonomie par rapport au pouvoir anglais. Les migrants, canadiens-français du Québec ont sans doute vécu dans cette idée de conquête mais conquête d'un autre ordre, maîtrise des éléments naturels, prise en main de l'espace, possession de la terre ou de ses richesses. Ainsi, l'actualisation du discours de l'élite par le peuple est sans doute davantage passée dans le repli, la distanciation, la vie homogène face aux Anglais que dans une conquête colonisatrice. La réalité était donc, au-delà du discours, la

rudesse de la vie dans le Nord, la soumission à un pouvoir économique étranger à soi, la misère, et donc la volonté de se protéger entre soi.

Et le Nord, délimité par les frontières des chemins de fer, des bois et des mines lui même a hérité de ces valeurs, non pas d'une terre à coloniser, mais d'un espace de liberté à conquérir d'une nature à maîtriser, à faire sienne dans une nécessaire liberté. Puisque tout était à faire. Le Nord est donc irrémédiablement attaché à la nature, il est devenue propriété légitime, symbolique de tous ces francophones qui l'ont façonné de leur sueur et de leur volonté. Cette vision traversera alors tous les discours et tous les attachements passés et à venir.

## **2. Un nouveau Nord, le Nouvel Ontario**

Malgré tout, malgré ce mythe des nouvelles terres à s'emparer, de ces nouvelles vies à imaginer, le discours modernisant des élites n'a pas repris l'idée de grandeur du peuple canadien-français, de la mission conquérante et civilisatrice. Il ne pouvait pas, construit qu'il a été, non sur l'expansion canadienne-française, mais sur le repli national, politique et territorial *franco-ontarien*. Le discours de la colonisation n'a pas été transmis, consciemment du moins ; il a connu lui aussi une impasse : les idées glorieuses n'ont pu toucher les populations même qui construisaient la colonisation, elles qui se sentaient poussées plus par la misère que par quelque acte héroïque. Le fossé entre le peuple et les sphères intellectuelles du Québec était sans doute profond et n'a finalement jamais pu être comblé. Le souvenir, au moment de l'émergence du nouveau discours identitaire des années soixante-dix, était ailleurs, ni dans la colonisation, ni dans un mythe de nouveau départ, mais dans celui du petit peuple opprimé par la domination anglaise. Et l'image de la colonisation était bien enfouie, bien perdue. Pourtant, s'est rejouée la conquête, une autre, différente, non plus simplement celle de l'espace mais la conquête sur soi, sur son " destin ". Est-ce là aussi l'esprit du Nord ?

### **2.1. L'impasse du mythe fondateur.**

Le discours modernisant dans le nord de l'Ontario aurait pu revivre l'idée de la conquête par la force construite d'un mythe fondateur. Car il s'agit d'avoir une source, une origine commune, particulière et unique, glorifiée, embellie sans doute pour dire la grandeur d'une histoire à venir et à partager pour le groupe. La grandeur originelle était trouvée, le mythe fondateur était là celui justement de peuple fondateur, découvreurs, de Samuel Champlain à Etienne Brûlé, coureurs de bois, marchands trafiquants en pelleterie avec Montréal et la France, arpenteurs du Nord, missionnaires au pays des Hurons. Trappeurs et comptoirs d'échanges, militaires et fortifications, missionnaires et évangélisation : pendant toute la période du régime français, le territoire est resté, malgré les épidémies de 1634 et de 1640 et la destruction de l'Huronie, domaine des autochtones et enjeu d'intérêts commerciaux et militaires. Mais marqué de la présence française. Les Français étaient là.

Tout autour de cette présence, un discours officiel de la grandeur et des racines a essayé de se développer, par exemple lors de la mise en œuvre de la Loi ontarienne sur les services en français, la loi 8. Serge Wagner (1991 : 81), à ce sujet, fait état d'un texte, *Profil de la communauté francophone de l'Ontario (1989)*, édité par le ministère ontarien des Affaires municipales :

*Contrairement aux autres groupes ethniques qui ont immigré au Canada sachant que l'anglais et le français étaient les langues officielles du pays, les vestiges du passé nous font prendre conscience que la population francophone a participé à l'essor de la société ontarienne dès ses origines. Si l'Ontario apparaît comme une terre d'adoption pour plusieurs, pour le francophone, il s'agit d'un pays d'origine. Les francophones ont donc leurs racines profondément ancrées en Ontario et c'est ici qu'on trouve le plus grand nombre de francophones hors Québec.*

Ce discours donne forme et force au peuple fondateur français de l'Ontario ; il sert d'une part, à légitimer la lutte prônée par le discours modernisant, visant l'équité face aux Anglais et,

d'autre part, à marquer les différences historiques essentielles avec les populations immigrées, groupes ethniques venus s'installer plus tardivement au Canada, particulièrement au XIX<sup>e</sup> siècle. Des écrits, des discours tentent de donner sens à cette présence française en Ontario, d'en faire un lien fédérateur, unificateur, de puiser toute une force de revanche dans cette notion même de *peuple fondateur*. Le retour aux origines, des origines de conquête et de grandeur, auraient justifié donc la lutte pour certains droits politiques actuels acquis ou à acquérir, comme la loi 8. Il s'agirait de montrer, et aujourd'hui peut-être plus que jamais, que la présence des Français à l'origine induit des droits déniés depuis trop longtemps. Les racines mêmes des Franco-Ontariens légitimeraient toute revendication.

Pourtant le mythe fondateur n'a pas pu se cimenter. Pour deux raisons essentielles, sans doute. D'abord, il ne reste bien souvent dans les consciences, face à cette présence française réelle mais à l'ampleur, à l'influence et à la force historique vrillées, que le souvenir d'une défaite face aux Anglais et d'une vie de soumission pendant deux siècles (Moïse, 1998), dans une impossibilité de glorification. Les Franco-Ontariens, et ceux du Nord, ne se sont pas ralliés à quelque événement magnifié, à quelque épopée ; les souvenirs de la présence française, des trappeurs du Nord, sont teintés de destructions, de famines, et de défaites. Événements qui n'ont pu être transfigurés parce qu'ils se fondent au bout du compte en cet échec terrible face aux Anglais, en cette éradication de traces françaises en terre ontarienne ; honte ravalée pourtant, sublimée, réappropriée pour servir dans les années soixante le réveil des Franco-Ontariens. Aux discours de grandeur se substitue ou s'affirme le discours de la revanche, légitimée par des humiliations bien trop anciennes, qui remontent au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ensuite, le discours des racines historiques ne peut être une donnée de l'identité, parce qu'il contredit trop fortement un ancrage lié à l'immigration québécoise des parents, grands-parents ou arrière grands-parents, immigration de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, voire du début du XX<sup>e</sup> siècle. Cet Ontario français des origines est donc bien fragile. Cette terre était passage, passage de Français qui ne sont pas restés, Français de la

Nouvelle-France attirés par des espaces à fouler, ceux du Nord vers la Baie d'Hudson notamment. Les Franco-Ontariens, et même ceux du Nord, ne peuvent, comme les Acadiens, retrouver des racines, construire un mythe fédérateur, légitimer les origines, eux qui ne sont issus d'aucun peuplement distinct. Les pays d'en Haut sont la fantaisie, l'anecdote historique de la Nouvelle-France, l'« arrière-pays ». Leur Histoire commence souvent avec l'immigration québécoise.

## **2.2 Le discours modernisant : une nouvelle conquête, de la misère à la fierté**

Alors, le discours modernisant est allé chercher ailleurs la conquête du Nord, loin des coureurs des bois, et des trappeurs. Il a fallu aller la chercher là où elle s'inscrivait, dans les mémoires, dans les souvenirs et les sentiments de misère, fortement liés à ceux de la soumission, à une immigration québécoise, comme on l'a vu, souvent douloureuse et laborieuse. Le discours modernisant des élites, particulièrement dans le Nord, est donc traversé par cette expérience du petit peuple à la vie dure ; il a repris et réinvesti clairement l'idée de la conquête, mais de la conquête sur la misère, réalité du peuple. Ce qui a donc construit le discours modernisant, ce ne sont pas les valeurs de l'élite du discours traditionnel mais la vie du peuple. Il s'agit de parler de l'histoire réelle des Canadiens français du Nord, de leur quête identitaire et de leurs douleurs.

*Aujourd'hui, / plus souvent qu'hier, / Les murs de nos villages / hurlent / comme des chiens blessés* (Dalpé, 1983 :12). Restait alors à reconstruire l'Histoire particulière, non plus canadienne-française mais franco-ontarienne, autour de cette misère et de cette oppression d'un petit peuple. Pas d'événements marquants, juste un sentiment général de n'avoir jamais eu le pouvoir, de ne pas avoir pu prendre en main son destin. Un discours s'affirme alors, et sans doute parce qu'il renvoie à des sentiments partagés, veut unir toutes les générations. Ce discours s'actualise dans la création.

*Les murs de nos usines*

*qui ne sont jamais les nôtres*

*se souviennent*

*de notre sueur pour la p'tite paye*

*et de tous nos doigts perdus dans les machines (Dalpé, 1983 : 11)*

Le discours modernisant se construit à partir de la conscience de l'assujettissement. Pour pouvoir exister face au pouvoir dominant, la minorité doit valoriser une force de vie originelle et une fierté à puiser dans sa nature même. La minorité franco-ontarienne - on l'a vu - n'a pu, n'a su s'appuyer sur un passé mythifié fort. L' Histoire en Ontario français est trop diffuse sans doute, en manque d'existence. Le sentiment commun d'un même chemin franco-ontarien s'est construit petit à petit, au début du siècle. Prise entre deux destins, tiraillée pendant longtemps entre Anglais et Français de la Nouvelle- France, l'histoire de l'Ontario français, celle du discours des élites, se construit depuis peu - un peu plus d'un siècle peut-être -, non en quête d'une mémoire à retrouver ou à inventer, mais autour d'un sentiment partagé, qui lui fait écho, celui d'un peuple qui a été opprimé et dépossédé trop longtemps, et qui peut désormais clamer revanche.

Et le discours modernisant s'élabore autour des revendications pour des espaces institutionnels unilingues francophones, quand la soumission se faisait dans et à cause d'un contexte diglossique fort. Après avoir évoqué longuement sa vie comme mineur dans les années soixante, Georges Henri, parle des conditions de vie en langue anglaise quand on était francophone :

*j'ai vécu moi avec mes parents qui ont passé / à travers de l'enfer:/ pour le le  
l'anglais puis le français parce que mes parents ils parlaient pas /aucun français /  
aucun anglais/ puis toi tu sais pas moi je le sais j'ai vécu avec eux-autres / y avait de  
la fièvre et aller voir un docteur/ fallait qu'i' aillent voir quelqu'un qui était capable  
de traduire pour eux-autres/ si elle allait voir un docteur pour une telle maladie des  
fois des maladies que tu préfères pas en parler avec tout le monde / t'sais: mais eux-*

*autres i' avaient pas le choix/ la personne qui allait les introduire/ bèh fallait que tu lui dises j'ai une telle une telle maladie / puis ça moi ça m'a marqué beaucoup si t'avais affaire à un avocat c'est encore la même chose / de ces temps-là des avocats français y en avait pas dans l'Ontario/ si tu veux voir un avocat c'est pas toujours: par plaisir*

Ainsi face à la misère et, en miroir, se dessine une nouvelle fierté, nouvelle conquête, nouvel état d'esprit. Si cette fierté était présente dans le discours traditionnel officiel et dans la valeur propre attribuée à la nation canadienne-française, je me demande si elle n'était pas en germe dans l'inconscient collectif, par une volonté de survivance et de maîtrise des espaces quelque peu hostiles du Nord, et revisitée dans le discours modernisant. La fierté dans le discours modernisant tend vers un bouleversement, renverser le cours des choses, affronter le pouvoir dominant, marcher la tête haute. Puiser au plus près des expériences de vie pour changer son destin, marque déjà du nouveau discours émergent. Ce qu'affirme Georges Henri encore, lui qui voit dans le bilinguisme de ses enfants réel capital linguistique et social, puisqu'il s'agit ici, par rapport à la génération de ses parents, davantage d'apprendre l'anglais que de perdre le français :

*je me suis dit que mes enfants auraient pas ce problème-là / ce qui fait que quand on s'est mariés / son s'est commencé à yeuter alentour puis on s'est aperçus qu'y avait des familles qui avaient venu dans l'Ontario puis il allaient voir le grand père dans le Québec puis le grand-père lui demandait veux-tu de la soupe veux-tu des patates veux-tu euh : puis i' i' comprenaient pas un mot de ce que le grand père lui disait / on s'avait dit nous-autres que nos enfants i' seraient pas comme ça qu'i' se comprendraient avec le grand-père pas mal et que / puis i' ont appris aussi bien l'anglais comme n'importe qui des autres / seulement que on insistait beaucoup qu'i' gardent le français // ça fait que aujourd'hui mes enfants sont privilégiés*

Ainsi, la fierté va passer par la valorisation du temps d'avant - ce temps de luttes et de résistance - pour le magnifier, en tirer force et identité. De cette façon, temps et espace - celui du Nord - constitueront des critères d'inclusion incontournables pour une nouvelle façon d'être francophone, franco-ontarien. S'uniront, dans un fort sentiment d'appartenance, l'espace de la mine, des forêts, du froid et un peuple qui a résisté et conquis un territoire " dans un avenir possible ". Comme le martèle dans un cri de ralliement la chanson de CANO, devenue hymne du Nord.

*Au Nord de notre vie*

*ICI*

*Où la distance use les cœurs pleins*

*De la tendresse minerai de la*

*Terre de pierre de forêts et de froid*

*NOUS*

*Têtus souterrains et solidaires*

*Lâchons nos cris rauques et rocheux*

*Aux quatre vents*

*De l'avenir possible (Dickson et Tremblay, 1975)*

Dire donc de la misère, la fierté. Dire l'avant pour construire l'à-venir. Traverser la conquête, la reprendre, sans le savoir peut-être, l'exploiter à nouveau, différemment. L'évocation du temps d'avant est forte dans le Nord, dans les discours des locuteurs mais aussi dans les publications. La ville de Kapuskasing a édité un ouvrage, *1921-1996, Kapuskasing pour les 75 ans de sa création*. Il est étonnant de voir que ce livre édité par la ville met en avant, comme il est dit dans l'éditorial, *une variété de contes de styles différents, contes fondés sur des événements historiques* ( 1996: 3). Nous avons là encore une volonté d'ancrer des *je* constructeurs d'une histoire du Nord à partir de réalités de vies, qui auront valeur de mythe. On trouve aussi

beaucoup de témoignages, de lettres relatant les vies qui se construisent dans le Nord, difficiles mais acharnées, façon d'ancrer une identité et d'en dire la richesse, la détermination, la force, la volonté. Cette force des Franco-Ontariens du Nord, particulièrement, est réinvestie par exemple dans le nouveau mythe de Kapuskasing, bâti sur l'histoire de la compagnie *Spruce Falls*, personnifiée en *Mon oncle* dans le livre pour en montrer sans doute l'âme quasiment humaine : l'industrie a été reprise par des employés, signe d'avenir. Alors, à la vision laborieuse de la vie du Nord, région où les *enfants recevront un héritage magnifique, mais où ils devront être prêts eux aussi à connaître des épreuves pendant toute leur vie*, comme le dit le dernier texte de l'ouvrage sur Kapuskasing, se superpose une image forte portée par ce fait mémorable où soutenus par la coopérative d'épargne, les ouvriers de la Spruce Falls ont racheté les parts de cette usine de papier (52 % des actions) dans une revanche économique. Il est intéressant de voir à quel point l'histoire économique du Nord se fait autour de *je* multiples qui se disent en forme de témoignages authentiques. Comme pour en appeler aux vies qui ont forgé la communauté et qui en disent la réalité et les marques. Restent toujours ces histoires, nostalgiques quand il y a perte d'une force économique et des riches métaux, fières quand il semble se dessiner *un avenir prospère qui se veut prometteur*, comme le signale le livre sur Kapuskasing.

Ainsi, le Nord serait cet espace authentique de la construction de l'identité modernisante puisque c'est de la terre et de la sueur qu'est née une nouvelle fierté pour une nouvelle identité.

## **2. 3. Les producteurs de ce discours.**

### **2.3.1. D'un discours à l'autre**

Dans les entrevues, les discours se mêlent, les locuteurs font appel à la fois aux valeurs traditionnelles, mais aussi modernisantes ou même mondialisantes. Des idées restent, celles notamment rattachées à la religion, à l'église, le Nord portant un attachement à la tradition, à la famille, à l'héritage paroissial. Même si l'émergence du discours modernisant dans les années soixante-dix chez les élites a été radical et entier, en rupture, saturé par la tradition. Les

producteurs du discours modernisant ont été ceux-là même formés par l'église, élite de la communauté, qui a su se réapproprier une pensée nouvelle, la construire et l'alimenter. Sans aucun doute, les jésuites, seuls pourvoyeurs d'un enseignement classique en français au secondaire ont formé ces jeunes des années soixante à une nouvelle pensée, une nouvelle façon d'être au monde, en lien toutefois avec ces valeurs anciennes, religieuses. Comme le dit si bien Simon Lagarde, aujourd'hui technicien dans le milieu théâtral à Sudbury :

*y avait les superbes là les vraiment bons bonhommes qui sauvaient la partie [oui c'est la partie, il veut dire qu'il y a des Jésuites qui étaient assez pourris et d'autres " qui sauvaient la partie "] t'sais pis euh selon qu'y en avait bien d'une sorte le collègue s'identifiait à c'te sorte-là au collègue où j'suis-t-allé y avait ben des des bons jésuites le père G. là qui vient de mourir là cette année là qui faisait du théâtre qui a parti un mouvement théâtre i' est mort en Afrique cette année pis eu y en a eu ben ben des bons dans les années soixante nous-autres ici' là la manière qu'on a fait là j' veux dire on avait un pied dans la religion pis un autre pied dans la culture t'sais j' veux dire / le perron de l'église t'sais j' veux dire euh / autour d'ici' y a eu des curés forts comme H. elle vient d'une paroisse là euh / Monseigneur R. c'était le roi' de la paroisse / le bon côté c'est qu'i' a instruit tout le monde qui avait des XX avec des bourses [...] / y avait des bonnes choses ça fait' un certaine c'était assez homogène comme culture [...] mais y en a eu des bolles qui ont sorties de là là comme / éduquées à cause du curé / ça change l'enfant j'imagine*

D'un autre côté, il s'agissait sans doute à l'image du Québec, d'investir le marché économique régional, de former des espaces autonomes dans les domaines bien connus des francophones, les entreprises minières et forestières, les coopératives d'épargne portant à la fois le nouveau discours idéologique, forte de son réseau et de sa cohésion, et une certaine forme

d'action économique. De ces changements sociaux, mondiaux, des nouvelles valeurs, le glissement s'est fait d'un discours traditionnel à un discours modernisant. C'était tout l'intérêt de cette nouvelle classe éduquée, nouvelle génération qui se vivait en rupture mais imprégnée aussi des valeurs plus anciennes.

### **2.3.2. Un exemple. L'acte politique des artistes, passeurs et transfigurateurs**

Affirmer l'envol, la conquête, les nouveaux départs contre les oppressions, l'enfermement et la souffrance, c'est là le défi sans cesse renouvelé du discours modernisant sur le Nord. Ainsi est-il intimement rattaché à la soumission mais aussi à la libération, non pas dans une ambivalence mais dans une incontournable complémentarité. Façon, au bout du compte aussi, de justifier la légitimité de certains droits politiques. L'espace à reconquérir n'est plus un espace territorial d'une nation sans frontières canadienne-française, mais celui à la fois d'un espace politique et institutionnel. Et l'espace politique à se donner passe par celui d'un espace mental, de pouvoir sur soi, de reconnaissance et de renaissance identitaires. D'un espace mental à faire vivre dans le Nord et que les artistes martèleront. *Au Nord de notre vie*, selon le titre fédérateur des paroles de la chanson écrite par Robert Dickson (citée *supra*). Les artistes seront les porteurs, faiseurs et passeurs de cette douloureuse et unique vie du Nord. Parce que la transfiguration passe par l'acte de création, par le théâtre et la poésie, genres nécessaires à l'urgence à dire et à transformer le réel.

Cette force-là s'est muée en visée politique, dans la revendication pour des droits linguistiques, pour des écoles homogènes de langue française par exemple. La création redonne un ancrage historique, mythifié peut-être, elle donne à dire sur le sens identitaire du groupe et, comme ce fut le cas dans les années soixante-dix en Ontario français, participe de l'engagement politique. Ainsi, dans le Nord, la production artistique a servi grandement et avant tout la construction du discours modernisant au-delà même de la simple reproduction linguistique, jouée là davantage par les centres culturels français à l'instar de l'église (Farmer, 1996). Il y eut donc ce

temps culturel, tissé autour d'un projet d'identité communautaire. Les auteurs, sacratisés par le groupe (Paré, 1999), figures emblématisées, se faisaient porteurs d'une mission, d'une représentation de la communauté et inauguraient aussi un nouveau discours, en rupture avec le discours traditionnel, discours modernisant redessinant les frontières du groupe sur des frontières géographiques dans un idéal de l'État. L'engagement de la part des artistes et de ceux qui les ont soutenus a été total, entier. La " cause " culturelle, expression artistique mais aussi création de compagnies, obtentions de salles de théâtre à Sudbury et Ottawa a joué un rôle premier et essentiel dans la définition du groupe, sans doute à la même hauteur que la " cause " scolaire, symboles d'une prise en main des propres institutions de la communauté, acte nécessaire à sa cohésion politique.

Le Théâtre du Nouvel Ontario a vocations multiples, il est lieu de création, il œuvre, à travers différentes tournées, au développement culturel du Nord de l'Ontario, il monte des pièces de théâtre communautaire de qualité professionnelle. La Nuit sur l'Étang donne voix aux jeunes chanteurs franco-ontariens et fait chaque année avec ses plus de mille spectateurs salle comble. La maison d'édition Prise de parole depuis vingt ans, continue inlassablement son travail de promotion du livre ... alors qu'il n'existe toujours pas de librairie francophone à Sudbury. Sudbury pourrait donc être l'âme artistique de l'Ontario, ou du moins cœur de la construction du discours modernisant des élites. Et pourtant... Même si elle touche peu de membres dans la communauté (Moïse, à paraître), même si sa portée a été toutefois limitée, parce qu'elle est confrontée à la pauvreté du système de distribution, de promotion et de diffusion, la création artistique en milieu minoritaire a valeur essentiellement symbolique, mais d'une nécessité symbolique. Aujourd'hui, tous les acteurs culturels interviewés laissent des traces dans leur discours actuels - qui ne peut plus être celui qui a été - de cette forte construction idéologique, de la création qui disait le Nord. Diane Tousignant est directrice d'une maison d'Édition, elle dit

ce temps des années soixante-dix, pour en dire la marque politique et la marque symbolique aujourd'hui disparues :

*c'est comme si ça devenait banal / euh: qu'y ait: qu'y ait des livres/ alors qu'à l'époque quand Hélène Brodeur publiait: le premier tome des Chroniques du Nouvel Ontario / tout le monde en a parlé j'veux dire tout le monde s'est pitché : pour dire bon bein ça vient du nord de l'Ontario / d'essayer de créer maintenant cette espèce d'engouement-là quand on: fait paraître un livre c'est extrêmement difficile*

Ainsi, la création artistique, celle qui s'est nommée du Nouvel Ontario, a occupé un espace vide, non seulement celui d'une production artistique au sens strict mais celui d'une trace à laisser sur la définition de soi. Sudbury, paraît-il en serait la capitale culturelle (Renaud, 1992). C'est sans doute vrai. Elle a inspiré les poètes qui ont dit sa noirceur, sa désolation et là encore sa force (Desbiens, 1983 ; Dallaire, 1989) ; allégorie de toute le Nord peut-être, elle serait le cœur de la vie artistique en français.

#### **2.4. Et aujourd'hui ? L'état du discours modernisant**

À l'heure actuelle, ou dans le corpus que nous avons constitué, personne ne semble plus affirmer avec force et certitude les valeurs du discours modernisant. Restent ceux qui l'avaient produit en leur temps et qui oscillent entre désillusion, comme - on le verra *infra* - Liliane Grenier, coordonnatrice au regroupement franco-ontarien (ci-après RFO), renoncement voire amertume, comme Ronald Godbout, responsable d'un centre culturel ; et parfois nouvel élan possible sur d'autres valeurs, comme Alain Paquet, responsable de théâtre ou Roland Parent, directeur d'une coopérative d'épargne. Ainsi, les discours des acteurs culturels et communautaires, responsables de structures, d'association de développement ou artistes, se construisent dans l'ambivalence. Fortement empreintes du discours modernisant qui a donné force politique et d'existence à la communauté franco-ontarienne dans les années soixante-dix,

les prises de parole de ces sujets oscillent entre la perte du temps d'avant dans un ancrage fort du *nous* et un possible élan à trouver, économique s'il le faut.

#### **2.4.1. De l'impossible complétude institutionnelle**

Breton (1984) utilise ce concept de complétude institutionnelle au sujet des immigrants de Montréal, concept repris aujourd'hui par de nombreux chercheurs en sciences sociales. Selon lui, les groupes minoritaires peuvent faire preuve d'une organisation politique certaine. Par la mise en place d'un réseau institutionnel complet (foyer, écoles, services gouvernementaux, loisirs...) et par le niveau d'organisation communautaire, ils se donnent peut-être les chances de leur autonomie et de leur survie. Le groupe peut intervenir dans un nombre varié de domaines publics (éducation, santé, justice, culture). Selon Bernard (1996) plus la complétude institutionnelle est achevée, plus l'identité collective est forte. Ce qui, à mon sens, reste à vérifier. En effet si le nombre d'institutions communautaires est particulièrement élevé et joue un rôle essentiel pour la cohésion du groupe, il faut noter à la fois les enjeux de pouvoir internes démultipliés et le manque d'investissement politique visible au niveau provincial (Martel, 1997) qui peuvent entraver la dynamique de construction du groupe.

Les associations et institutions sont très nombreuses, très organisées et ont été au cœur de l'élaboration du discours modernisant. Il y a avant tout le RFO, une des associations les plus anciennes de l'Ontario français. On peut dénombrer dans la seule ville de Sudbury quelque quatre-vingt huit groupes, associations et institutions francophones. Le secteur de l'éducation est le plus structuré avec des associations qui regroupent les différents acteurs scolaires du niveau primaire et secondaire.

Dans les discours actuels de ces acteurs communautaires, anciennement pourvoyeurs des valeurs modernisantes, il y a une perte de repères, de sens. Une de leurs places essentielles était celle de chaînon de cette complétude institutionnelle. Si la complétude institutionnelle n'a jamais été définie (Boudreau, 1995) par l'économique, valeur du discours mondialisant, quelle place

reste donc dévolue désormais à toutes ces structures ? Liliane Grenier est coordonnatrice du RFO, elle vit sa mission dans une absurdité temporelle. Il semble bien évident que les actions proposées sont d'un autre temps, pour elle en tout cas, celui d'une politique axée sur la langue, dans une vision homogène. Si elle est capable, en début d'entrevue, de reproduire le discours officiel entendu, celui de l'application d'une loi par exemple ,

*Les services en français sont pas toujours là / donc là ça c'est quand nous-autres on peut vraiment aider / parce que y a quand même : / au niveau provincial puis au niveau fédéral là y des lois spécifiques / puis si les gens sont pas servis en français ben ça c'est : / beaucoup plus facile:/*

façon de justifier sa place légitime et sa mission, petit à petit, elle va quitter le discours officiel de la structure, pour en montrer les limites, *le français c'est pas important mais la valeur économique est importante*. Ce qui l'amène à sourire des actions entreprises (les bingos, la recherche de multimillionnaires...), du manque de moyens et d'efficacité :

*puis:/ là donc euh cette année : / y avait le : le dossier santé : y avait : y a toujours un prélèvement de fonds parce que tous les organismes XXX culture XXX le même programme / euh:/ y avait:/ euh / la reconceptualisation qui est :le forum / quel autre // j'sais pas ça fait long / ensuite y avait quelque euh / puis ça fonctionnera pas cette année (sourires) / je l'sais déjà*

Il est intéressant, dans cet extrait, de voir les piétinements de la parole, comme si Liliane Grenier ressentait une vraie difficulté à participer à ces actions, à les faire siennes, ratages, reprises, pauses, qui disent la distance du sujet par rapport à son dire. Seule la phase conclusive est émise sans faille accompagnée d'un sourire ironique, *puis ça fonctionnera pas cette année (sourires) / formule appuyée d'une certitude affirmée je l'sais déjà*. De façon frappante elle passe aussi dans le même temps du *nous-autres* du discours officiel positif au *ils* plus global et enveloppant pour se mettre elle-même à distance dans une sorte de lucidité, *autosuffisants ça fait*

*des années qu'ils disent qu'ils vont devenir un jour autosuffisants, avec une argumentation de type économique par la suite, à moins que tu ouvres un commerce.*

Ce qui, en fin d'entrevue la pousse à montrer le contraste qui existe entre une idéologie qui lui paraît dépassée et sa propre vie. Et toujours avec un sourire ironique, elle met en question sa place institutionnelle, *et qu'est-ce qu'on fait ici nous-autres*. Ainsi, elle travaille au sein de l'organisme clé, participant de la complétude institutionnelle, élément symbole du discours modernisant... mais elle ne peut en adopter l'idéologie, ni même être membre du groupe. Les Franco-Ontariens sont les autres, ceux qui se plaignent, ceux qui sont tristes, ceux qui se chicanent...

*Et le fait que t'es francophone / c'est : oh : hé: good ok elle est francophone elle peut nous aider / puis je comprends ça / ça vient long comme / ça vient long toujours entendre les plaintes / aussitôt tu mets un: groupe de Franco-Ontariens ensemble / y a toujours un petit bout de conversation qui va être au sujet de ça / ça c'est:/ ça vient long :*

Ainsi, comme en témoigne la parole de Liliane Grenier, il y aurait crise institutionnelle, vacillement du discours modernisant, en perte d'ancrage et de réalités.

#### **2.4.2. Le *nous* perdu**

L'exemple de Liliane Grenier est révélateur. Elle ne croit ni à sa mission ni au discours ancien, elle les défend un temps devant les intervieweurs à la place officielle qui est la sienne. Mais, comme nous l'avons vu, elle va peu à peu l'abandonner et se poser ailleurs, *qu'est-ce qu'on fait ici nous-autres*, ce *nous-autres* renvoyant à ceux de sa génération, à ceux qui vivent dans une autre modernité. Et évidemment le *nous* du groupe exprimé au début de l'interview, celui de la communauté, pour laquelle on existe dans un discours modernisant se dissout dans *les gens* qui (forme de lapsus) ne se sont pas battus mais *débattus*

*J'pense c'est juste / les gens sont:/ se sont débattus longtemps pour avoir les services qu'i' qu'ils ont jusqu'à maintenant*

Même plus, l'exemple qu'elle donne, est celui - bien significatif - de la littérature franco-ontarienne qu'elle rejette, cette littérature, on le sait, au centre du *nous* rassembleur, de cette force constructrice de communalité, mais aussi caisse de douleur, elle qui dit l'errance, la quête et le vide bien souvent. *Cette construction du communautaire est au centre de toutes les écritures minoritaires que je connais. Celles qui se sont manifestées depuis vingt-cinq ans en Ontario français et en Acadie ne font pas exception ; elles en sont plutôt exemplaires* (Paré, 1994b : 12).

*c'est comme lire de la littérature franco-ontarienne c'est déprimant (sourire) / c'est toujours la bataille [...] ah ben c'est encore après à propos de la lutte des Franco-Ontariens (sourire) / non:/ c'est toujours :lourd :*

Il y aurait une perte essentielle, celle d'une identité communautaire. Le *nous* se dilue, comme on l'a vu, pour se filer dans un *je* recentré sur lui-même, vidé d'un sens identitaire collectif ou en explosion égotique dans un discours mondialisant sans limites ni frontières. Seule façon de se sauver peut-être.

#### **2.4.3. Les crises de l'invisibilité, de l'exclusion et de l'errance**

Le discours modernisant s'est construit à la fois sur une volonté de visibilité et d'action politiques mais à partir de grands thèmes de la minorisation, comme les écrits et notamment la littérature le criaient ; de *L'homme invisible* au *Dernier des Franco-Ontariens*, poèmes de Patrice Desbiens et de Michel Dallaire, les prises de parole affirment une identité du manque et de l'impossible. Invisibilité, exclusion, errance, disparition... La disparition, par assimilation, par manque d'histoire est profondément ancrée dans le discours modernisant, au contraire peut-être de l'Acadie (voir le chapitre 3). *Une telle vision, proprement cataclysmique, me semble très particulière à l'Ontario français. Elle n'a pas cours dans la culture acadienne et actuelle par exemple. C'est sans doute que la culture acadienne se fonde sur le retour, toute l'Acadie étant*

déjà une figure vestigiale vivante. Le cataclysme de la disparition a toujours déjà eu lieu, et ainsi l'histoire n'a plus à stagner, elle peut reprendre son cours. Ni apparaître, ni même disparaître, l'histoire de l'Acadie est un réapparaître qui a brisé une fois pour toutes l'équilibre infernal des contraires et a permis la formation d'une communalité plus positive. Il n'en a pas été ainsi dans le discours culturel franco-ontarien tout axé sur une communalité en instance de disparaître (Paré, 1994b) : 22). Disparaître serait le point ultime de cette invisibilité si douloureuse.

Or, refuser les valeurs du discours modernisant c'est aussi s'émanciper et quitter la douleur, la minorisation qui en est à la source, à la construction. Liliane Grenier refuse. Refuse le discours du RFO, refuse ce qui le constitue, l'oppression.

*Les Franco-Ontariens / on on est toujours persécutés : par les anglophones / mon dieu c'est pas mal tous les jours ça / il faut que toujours ça soit ça (rires)*

Si l'identité construite par le discours modernisant était celle d'une renaissance, d'une autonomie et d'une nouvelle vie, elle était aussi celle, reconnue et validée, de la souffrance. Perdre le discours, c'est aussi perdre la raison de ce qui l'a engendré, la minorisation, c'est se sentir dépossédé de son manque à être, constitutif de soi. Avec la fin du discours modernisant, l'engagement politique perd de son sens et de son emprise mais plus encore, la reconnaissance d'une identité du manque est invalidée. Le discours donnait visibilité à l'invisibilité, au silence des autres et au silence intérieur de chacun. Parler, s'engager c'était se donner à voir, c'était se dire, pour contrer l'effacement et l'absence. Si effectivement le sentiment minoritaire en Ontario se fonde davantage sur l'indifférence (Paré, 1994b) que sur la stigmatisation, cette indifférence s'exprimait, prenait corps dans l'acte politique et le discours modernisant et, par là-même, se défaisait pour façonner un supplément d'âme. Sans discours reste le vide. En perte de dire, l'indifférence ressurgirait ; resterait alors à la transfigurer, à la bousculer, à se situer ailleurs, dans la modernité mondiale et dans une tentative d'adhésion à ces nouvelles valeurs.

## **2.5. Le Nord espace mental, la nordicité**

À partir du discours modernisant se sont donc élaborées des valeurs empreintes du Nord, de la noirceur des roches à la noirceur de l'âme, de l'espace à l'errance. Pour en sortir. Les artistes eux-mêmes disent ces gens du Nord, l'acte artistique reconstruit le Nord et s'invente la nordicité. À l'espace physique du Nord vécu par les générations précédentes s'est rajoutée une dimension symbolique. Le Nord s'était tracé par des frontières économiques au début du siècle, voire par des idées de conquête intérieures mais enfouies, il s'est remodelé par le discours modernisant, dans une nouvelle conquête de soi. La nordicité devient aussi misère et fierté, réalités du peuple plus qu'éléments du discours traditionnel, oppression et conquête de son destin, espace et errance, invisibilité et visibilité. Espace qu'il a fallu construire dans un *nous* de la communalité, en sortant du silence, de l'exclusion et de la dispersion. Le Nord va alors rassembler. *Dorais fait du Nord le pôle de la revendication franco-ontarienne, le lieu de rassemblement d'un peuple dont la caractéristique principale est la dispersion. Ce Nord mystifiant que toute une panoplie d'auteurs franco-ontariens reprendront après Dorais, comme s'il était une pure évidence, résume à lui seul les caractéristiques psychologiques de l'isolement et de la marginalisation, et de leur renversement ultime — car le Nord rassemble — dans la fête* (Paré, 1994c : 33). *Car cette nordicité est avant tout un programme idéologique qui vise à fonder dans l'expression d'un territoire imaginaire la communalité de ces errants nostalgiques que sont les Franco-Ontariens de la dispersion* (ibidem : 68). S'il est vrai que ce Nord est un Nord idéologique, mystifiant, réinvesti grandement dans la littérature, il est intéressant de voir combien les Franco-Ontariens eux-mêmes ont repris ces valeurs. Du rassemblement à l'ancrage. Il reste avec la nordicité un lieu de ralliement de tous, dans tous les discours. Le lieu devient alors élément constitutif d'identité, point d'expression de soi, déterminant dans l'élaboration des frontières. Lieu d'origine bien sûr, lieu des racines, lieu embelli, mythifié mais aussi haï, espace géographique de tous les espoirs. Les Franco-Ontariens du Nord et du Nord-Est s'accrochent, s'enracinent à leur terre, et restent là, plus nombreux que leurs concitoyens anglophones

(Wagner, 1991). Si le nord de l'Ontario a su se définir d'un point de vue géographique et politique, peut-être plus facilement qu'ailleurs dans la province, il n'en reste pas moins que la perception du Nord est avant tout symbolique, espace singulier des rêves. *À la différence des francophones du Québec, les communautés francophones et acadiennes manifestent un rapport plutôt réfractaire à la notion de territoire. Le territoire est remplacé en fait par la notion d'“ espace ”, qui correspond à une sorte de non-territoire ou de territoire diffus, sans limite. Nous sommes ici dans l'espace du cœur et de la tête, et non dans celui de la géographie* (Martel, 1995:19).

Je voudrais davantage évoquer les espaces intérieurs, symboliques qui servent la construction du groupe. Ce sont des espaces rêvés, l'origine populaire des Franco-Ontariens, la langue française, la nature, qui alimentent le mythe d'un Nord ontarien, cœur de l'identité franco-ontarienne. Le Nord est d'abord une origine, celle d'où l'on est, où l'on revient, d'où l'on voudrait partir sans savoir pour où. Le Nord retient. Comme le dit Jérôme Chénier, désormais fonctionnaire bilingue, revenu dans le Nord, parce qu'on y revient toujours comme un appel, *c'est comme : ça revient tout le temps au Nord : ah je savais pas euh, il y a Marie Frégault, jeune femme sans emploi, qui rêve d'ailleurs, je suis pas certaine, je sais pas où j'irais parce que : à quelque part je connais j'ai toujours resté j'ai toujours ici* mais qui reste accrochée. Accrochée, par la nature, *la nature qui nous apporte des belles choses dans le Nord*. Il y a Sophie Forget, écrivaine pour qui le Nord est cet espace naturel mais associé à la filiation, de la terre à la famille, de la famille à la terre, *la terre c'est ma famille [...] le décor là / autour là les arbres les bouleaux les épinettes [...] ça fait partie de nous-autres [...]*. Il y a aussi Denis Robert, responsable pédagogique, en manque d'espace et de froidure, *j'ai fait un bac là-bas/ puis ensuite: x je m'en retourne dans le Nord je m'ennuyais de: je m'ennuyais du Nord / je m'ennuyais de la neige puis du froid puis: [rire] de l'espace / ce qui fait que j'suis parti: sur le pouce / et puis je me suis ramassé à Hearst / en allant m'en chercher une job /*.

### 3. L'éclatement des frontières

Face à un discours modernisant qui se défait reste à adopter de nouvelles stratégies économiques et identitaires. Les producteurs du discours mondialisant sont de deux types semble-t-il. Il y a ceux qui tentent de redéfinir leur position ancienne, de quitter le modèle modernisant pour aller vers un monde de fonctionnement nouveau, - ce qui n'est pas sans difficulté ni déchirement -, et ceux qui étaient déjà dans une ouverture, finalement dans une continuité rendue vraiment possible dans le contexte économique actuel.

#### 3. 1. Le passage des anciens acteurs vers le discours mondialisant. Quelles stratégies ?

##### 3.1.1. Du malaise

Le discours modernisant s'est construit sur une conception homogène du groupe, sur une cohésion communautaire. Aujourd'hui la donne a changé. Et les doutes sont là, sur les frontières à traverser, sur les pas à faire du côté anglais par exemple. Roland Parent est directeur d'une coopérative d'épargne à Sudbury. Il a toujours travaillé dans le réseau et a œuvré depuis trente ans pour l'implantation de ces services en français pour la communauté. Il en est fier bien sûr mais est partagé entre l'ouverture à une nouvelle clientèle demandeuse de prêts intéressants et de l'affirmation du fait français d'où ses hésitations et reformulations :

*Ça fait que toute la question de la langue en fait c'est : ça a une importance parce que ça a une importance parce qu'on s'affiche là puis on veut continuer à s'afficher comme francophones / mais on s'aperçoit que le plus qu'on donne de services en anglais le plus qu'y a de demandes:/ on a de plus en plus de demandes pour : des services en anglais [...] c'est ça c'est le marché qui a décidé / euh que si on insistait par exemple à regarder notre:/ garder notre coopérative : 100 % francophone / à ce moment-là on risquait de : de ne pas progresser puis:/ euh puis là on:/ on risquait de : de pas progresser puis:/ euh puis là on:/*

Le fait le plus marquant et le plus significatif pour ces acteurs est le changement de discours sur la langue. Il ne s'agit plus de considérer le français dans son homogénéité mais dans ce qu'il est, en situation de contact avec l'anglais, et donc d'en tirer le meilleur parti marchand, malgré tout. C'est ce qu'affirme, par exemple, la responsable des communications d'une municipalité du Nord de l'Ontario :

*Quand on fait des annonces dans les journaux on place les annonces en anglais dans les journaux anglais [...] / alors on essaie de notre mieux de faire de notre mieux*

Mais cela va plus loin. De telles institutions, coopératives d'épargne, groupes associatifs, mouvements jeunesse ou artistique perdraient de leur raison d'être première, celle d'élément fédérateur du groupe. Prenons l'exemple du milieu culturel. Dans les années soixante-dix, l'activité artistique construisait le discours, la création même était discours. Aujourd'hui ce discours n'est plus, la création se doit alors d'exister par elle-même, de sa production à sa diffusion. Parce qu'elle est confrontée à la pauvreté du système de distribution, de promotion et de diffusion, la production culturelle en milieu minoritaire, si elle n'est plus soutenue par un projet politique, a valeur essentiellement symbolique. Le constat est posé. *Depuis une dizaine d'années, un fossé s'est graduellement creusé entre la communauté et les artistes créateur. Les conditions de création professionnelle ont eu pour effet d'éloigner les artistes de leur base. Certains ont dû s'exiler à Montréal pour mieux réussir, d'autres ont dû conjuguer création et mise en marché, industrie de l'âme et industrie culturelle* (Sylvestre, 1999:549). De cette façon le lien avec la communauté se distend, comme il pourrait se distendre avec les coopératives d'épargne si les taux d'intérêt étaient plus attrayants que le fait français. Face à la gestion des entreprises culturelles et à cette nécessaire ouverture mondiale, quels liens peuvent donc se reconstruire avec la communauté ? Si l'œuvre s'accomplit en dehors du groupe, si les livres ne sont pas lus. Lorsqu'alors le fossé se creuse entre le public et la création, ceux qui ne sont plus dans le groupe des initiés, non seulement se tiennent à distance mais sont tenus à distance,

minoritaires des minoritaires, à jamais minoritaires. Quand il n'y a plus de volonté “ communautaire ”, idéologie de ralliement et d'union, les intérêts particuliers, dans ce qui structure aussi le discours mondialisant, s'affirment. Ronald Godbout est responsable d'une infrastructure culturelle à Sudbury. Il considère son public comme particulièrement acculturé. Loin de lui une quelconque mission sociale ou communautaire, son discours se construit sur une forte dépréciation de ceux pour qui il travaille. Emploi des négations, d'intensifs, *acculturé à planche, autant/ aussi acculturé*, de connivences interactionnelles avec une intervieweuse française, *je ne parle que des Canadiens: la France là t'sais comme on (n') en parle pas*, façon de mieux exclure, pour se valoriser soi-même, ceux de son propre groupe si peu cultivés à la mode française :

*et j'ai obtenu: quelques sous: du conseil des arts de l'Ontario quelques milliers de dollars des bricoles/ pour euh:/ pour euh: produire quelques spectacles/ mais je ne peux produire que des spectacles de Franco-Ontariens/ je m'excuse: quand tu fais affaire à un peuple/ t'sais acculturé à planche/ qui sait: mais qui connaît rien là/ qui sait même pas qui sait pas:/ mon dieu: qu'est-ce qu'est-ce qu'y a: d'gros là: qui sait même pas qui est: Jean Leloup: qui sait pas qui est: je sais pas moi:/ t'sais: ouf:/ qui connaît pas Antony x qui connaît pas: je ne parle que des Canadiens: la France là t'sais comme on (n') en parle pas de ça t'sais/ quand tu fais affaire avec un peuple autant/ aussi acculturé*

On reconnaît, dans le discours de Ronald Godbout, cette marque en *je* du discours mondialisant, entreprenant, actif, *j'ai obtenu*, qui s'oppose *au peuple* ; on est bien loin d'un *nous* inclusif donnant force communautaire. Ce *je* n'est pas celui d'un engagement individuel à la cause du discours modernisant, il est un *je* de l'engagement de soi pour son entreprise. Ainsi, le théâtre communautaire, au centre de tout engagement culturel du discours modernisant, va désormais être à la marge, sans mélange avec le “ vrai ” art. La création amateur est

minimisée, forme minoritaire d'une production minoritaire qui a d'autres ambitions. Alain Paquet directeur de théâtre, tente d'argumenter sur la nécessité de ne pas confondre les expressions. Or les seuls arguments donnés sont matériels et pratiques : en quoi une “ activité ” artistique pourrait-elle avoir une valeur propre de création, de renouvellement ? On sait pourtant combien en matière artistique la limite entre amateurs et professionnels est parfois difficile à tracer... si ce n'est à penser que tout travail “ amateur ” de qualité menace les “ professionnels ” dans leur respectabilité et leur légitimité. Ce qui explique sans doute le malaise d'Alain Paquet, qui se traduit par de nombreux ratages et une justification qui ne peut le convaincre lui-même. La création ne serait-elle donc valide qu'en tant que “ métier ” ? Le travail communautaire serait “ autre chose ” mais quoi ?

*y a des y a des gens qui comme x sont excellents/ sauf que c'est pas:/ c'est une: mentalité qui est:/ c'est autre chose: genre moi j'veux pas mélanger les deux/ euh:/ parce que bon euh:/ des gens qui t qui travaillent au communautaire ils travaillent de jour/ donc ils travaillent le soir: mais ils peuvent pas travailler à temps plein c'est ça x autre chose le le spectacle/ le théâtre communautaire c'est plus:/ c'est une activité/ qu'un:/ qu'un métier/ ce qui fait que je mélange pas les deux*

### **3.1.2. L'entrepreneuriat en dernier recours**

Continuons dans l'entreprise culturelle... Confrontés désormais à une création pour elle-même, sans enjeux politiques, et sans doute aussi à cause de la réorientation de l'Etat vers des politiques néo-libérales et une restructuration profonde de la base économique traditionnelle, les artistes et les structures culturelles ont tout intérêt à chercher un public large, une diffusion et des ventes réelles hors des frontières de l'Ontario. Même si l'on sait à quel point la culture est une source économique pour l'Etat, *le désengagement des gouvernements arrive au moment même où la communauté artistique francophone parvient à prendre son essor ; juste comme elle a besoin d'appui et de ressources stables pour consolider son rayonnement, on la prive de moyens*

(Sylvestre, 1999:548). Ainsi, la question n'est plus aujourd'hui de crier pour l'existence mais de continuer à exister dans ce nouveau monde. De vendre donc. Vendre quoi et comment ?

Les structures culturelles et les artistes sont confrontés à l'étroitesse du marché en Ontario. On l'a dit, les livres sont édités mais ne sont pas distribués, les librairies inexistantes. Il faut trouver de nouvelles stratégies de marketing, d'investissement. Pour la vente des livres un catalogue qui propose une sélection d'ouvrages francophones a été créé, il y trois ans. Ce catalogue, dont l'appellation, *face à face*, rendait compte encore une fois d'une intentionnalité communautaire, - se retrouver face à la communauté, en phase, dans une rencontre possible - est devenu dernièrement sous une forme de neutralité commerciale, *Livres, disques, etc.*. Il faut aussi aller chercher un public anglais, bref fonctionner comme une entreprise, comme le dit Diane Tousignant, responsable d'une maison d'édition :

*alors moi ça en plus je gère cette espèce d' évolution-là en en dix ans aussi et je gère un autre euh:/ élément j'pense c'est devenu davantage une business/ une petite entreprise / que ça l'était à l'époque x des belles années de de confusion créatrice/ on est beau on est fort on fait tout ça pour:/ parce que c'est important/ c'est pas moins important aujourd'hui mais la création/ il faut qu'elle soit portée dans un réseau de distribution: dans:/ dans des circuits de [toux] production (?)/ dans un ensemble de: de préoccupations qui sont très commerciales/*

Et Ronald Godbout, responsable d'un centre culturel à Sudbury, aussi, se transforme en gestionnaire,

*et c'est ce qu'on attend de faire/ donc on génère des profits/ le centre culturel lui-même ne paie pas de loyer/ est donc ici hébergé gratuitement/ et euh: de sorte à ce qu'on a pu: relancer la programmation parce qu'auparavant ils prenaient l'argent des subventions pour la programmation et ils payaient le: chauffage et l'électricité ici/ j'veux dire: c'était la seule façon de maintenir l'édifice et ils se plaignaient*

*partout que l'édifice était un boulet bon: enfin:/ moi j'viens d'une génération  
d:'hommes d'affaires comme je vous ai dit et puis: j'pouvais pas voir que l'édifice  
était un boulet au contraire ça:/ ça doit être une source de revenus*

### **3.2. Les nouveaux producteurs du discours mondialisant**

#### **3.2.1. Qui ?**

Les autres acteurs du discours mondialisant sont ceux qui semblent avoir été toujours dans une dynamique de découverte, d'ouverture, d'entreprise. Il y a ces nouveaux dirigeants de structures éducatives, Jacques Victor, ces chargés de communication des villes comme Nadine Chalifoux, ces nouveaux entrepreneurs, comme Guillaume Hébert qui veut monter des chaînes de restaurants français. Tous azimuts. Ils n'exposent pas leur vie, n'en disent pas les doutes, les engagements ; ils parlent de leur itinéraire de façon objectivée - naissance, chronologie, fonctions -, *je suis originaire de, j'ai passé vingt ans de ma carrière dans l'ouest du Canada* dit Jacques Victor responsable dans le domaine de l'éducation. Il est intéressant de noter toutefois qu'ils ont tous des points communs. Hommes et femmes qui viennent d'autres régions minoritaires, qui ont eu d'autres contacts familiaux avec la francophonie, de multiples expériences professionnelles, comme le dit Jacques Victor, lui qui a *travaillé dans plusieurs domaines*, qui, selon Nadine Chalifoux, responsable de la communication pour une municipalité, ont des qualifications affirmées, des échanges avec le milieu anglophone, de la curiosité, comme pour *franchir de nouveaux horizons, essayer d'autres choses euh : grandir, s'épanouir*, qui étaient peu engagés dans l'idéologie modernisante, *je peux pas dire que : j'ai fait partie de de groupes culturels etc.*

Ainsi, les parcours de vie se superposent à ce qui doit être dit dans ce nouveau discours mondialisant. Dans l'interview avec Jacques Victor, j'ai posé la question très ouvertement, *et et vous vous venez d'où comment vous êtes arrivé là* ; si Jacques Victor développe très succinctement son parcours professionnel, l'évocation de sa formation éprouvée, marquée par

l'usage des intensifs (*bagage très très diversifié, beaucoup d'expérience*) lui permet de glisser sur les performances possibles de son entreprise :

*Ouais et le fait que je pense que quand je suis arrivé avec un bagage : très très diversifié et j'avais beaucoup d'expérience d'expertise euh dans tout le domaine euh de la : formation à distance et : XXX d'ailleurs pour les raisons pour lesquelles que [cette institution] est la première institution euh au post secondaire co collégiale au Canada qui rend l'utilisation des ordinateurs portatifs obligatoires*

Parler de soi, c'est parler de la réussite de son entreprise, hors d'un *nous* communautaire ; construire un avenir est au cœur de ce nouveau discours porteur de soi. C'est seulement quand le discours sera élaboré, bouclé en clôture que l'interlocuteur pourra se laisser aller en son *je* plus personnel. Se donner à voir... un peu quand le *je* aura été élaboré par et dans le discours mondialisant. Après avoir longtemps parlé de ses méthodes de travail, de sa stratégie d'entreprise Guillaume Hébert se laisse aller à des dires plus intimes... toujours reliés à sa détermination dans une valorisation du *je, je suis le seul, le plus jeune*.

*J'suis le seul : / j'suis le seul dans la famille / j'suis le plus jeune puis j'suis le seul qui a : / mais c'est : bon : / c'est peut-être aussi parce que en le jeune âge : / mon père a toujours écouté à mes opinions / j'avais treize quatorze ans / et c'est moi qui disais à mon père s'i' devait acheter une machine ou non /*

Ainsi, pour ces constructeurs du discours mondialisant, il s'agit avant tout de se donner dans l'essence même de son discours et non pas dans une mise en récit de soi ; se définir soi-même avant de définir la communauté, c'est là construire un discours mondialisant. L'assurance à être passe sans aucun doute par l'expression du discours même qui est *je*. Le discours mondialisant lui-même fait œuvre d'expression du sujet. De cette façon, on pourrait penser que tout individu est acteur du discours tout comme il est acteur de ses actions et de ses décisions, et qu'il n'y a pas encore de discours hégémonique émanant d'un groupe, d'une fraction de la

population. Le discours mondialisant démocratiserait-il les idéologies ? À moins que ce discours hégémonique ne soit pas encore installé, simplement en phase de l'être. Ce qui paraîtrait plus probable.

### **3.2.2. Mais toujours face à l'Autre**

Si la construction identitaire se fait de soi à soi, elle se fait aussi en regard de l'Autre face auquel on veut se donner force d'existence, l'autre dominant figure du père à affronter, mais auquel on s'est soumis aussi. Et dans ce discours nouveau ? La figure de l'Anglais est très présente. Il s'agit à la fois de rivaliser avec lui, de l'amener à soi et dans une dialectique impossible de prendre sa revanche en croyant l'utiliser tandis que l'on avance sous son regard et son aval. Jacques Victor parle de son rapport avec les Anglais :

*Y avait deux choses c'est que il fallait arrêter la première des choses l'animosité euh : qui existait entre les francophones et les anglophones euh :[...] mais il fallait démontrer que [l'institution postsecondaire] a un a le était lui-même a apporté beaucoup à la région au point de vue économique et en plus apportait beaucoup à la région au niveau économique enfin que le collègue euh apportait aussi certains aspects était pouvait devenir un instrument de développement dans le nord de l'Ontario sur quatre ans plus tard on se retrouve avec la création de l'association des gens d'affaire de [la ville] on se retrouve avec l'association des gens d'affaires du nord de l'On de l'Ontario on se re retrouve avec un partenariat entre les chambres de commerce anglaises et XX avec des francophones on se retrouve à mon avis avec collègue qui est excessivement respecté euh : des anglophones et aimé des francophones //*

Il est significatif que le discours mondialisant se construit aussi en regard du groupe dominant, entre une volonté de bonne entente qui devra aboutir grâce à l'action économique, et la reconnaissance du groupe dominant. Ainsi la présence anglaise sert la construction du discours

mondialisant de multiples façons. La figure emblématique de l'Anglais reste toujours celle face à laquelle on se construit, on pose ses orientations ; la définition se pose en regard de cet autre et le producteur de discours reste encore sous son jugement dont on cherche toujours la reconnaissance. Dans peut-être ce paradoxe du minoritaire... *et malgré tout.*

*Et euh les Anglais en avaient marre d'entendre parler de l'aspect culturel et linguistique j'ai dit écoutez si on nous sommes forts économiquement / les aspects culturels et linguistiques vont en découler automatiquement*

Le discours change peut-être aussi parce que le groupe dominant veut entendre autre chose, parce que sa loi et sa règle change.

D'un autre côté, il s'agit d'utiliser le potentiel économique du groupe anglais, dans un esprit de coopération mais peut-être aussi dans un sourd désir de manipulation, forme de revanche sur l'histoire de la soumission de la communauté franco-ontarienne. Il faut aller chercher les Anglais puisqu'ils peuvent, pour une fois, servir le groupe avec leur argent. Comme l'affirme Roland Parent, directeur d'une coopérative d'épargne,

*Quelques années passées [...] on prenait un certificat là / t'étais anglophone puis tu m'amenaient là 50 000 piastres que tu mettais là sur mon pupitre / puis moi j'te faisais un certificat / pour ton 50 000 / en français / là c'est questionnant [...] depuis quelques années on s'est dit ça c'est de l'opération / c'est juste de l'opération [...] pourquoi est-ce qu'on remettrait pas un certificat qui dit / fifty thousand dollars puis le les termes les termes sont anglais*

De cette façon, les francophones pourraient déjouer les vieilles rivalités dans une égalité enfin établie, façon de prendre sa revanche après avoir forcé l'admiration du groupe dont on cherchait depuis si longtemps à être admiré. Mais n'est-ce pas là encore rejouer sa part minoritaire d'une façon nouvelle ? Ni dans la distance, ni dans le rejet, mais dans l'attrait que l'on pourrait susciter.

*On se retrouve à mon avis dans un collège qui est excessivement respecté euh : : des anglophones et aimé des francophones*

Il semble là encore que la légitimité du groupe grâce à l'économique passe par le filtre anglais, tandis que l'accréditation française reste du registre affectif, dans un comportement diglossique.

On peut sans doute voir dans le discours mondialisant tous ces rapports ambivalents à l'égard des anglophones, de la rivalité à l'admiration, sentiments que l'on retrouve dans les fonctionnements minoritaires. Pour viser à cette vision d'avenir *de la bonne entente*, vision tenace de la réconciliation.

*Il fallait arrêter la première des choses l'animosité euh : qui existait entre les francophones et les anglophones euh : les anglophones comprennent excessivement bien le signe du dollar je veux dire euh tous les aspects psycho euh pour plusieurs anglophones un collège francophone c'était des dépenses additionnelles euh euh c'était des choses surtout négatives mais il fallait démontrer*

Plus que tout le discours mondialisant deviendrait donc ce nouveau discours de la réconciliation, mais sans être dupe non plus, en connaissance des intérêts de chacun (*ils comprennent excessivement bien le signe du dollar*), sans bon sentiment ni sentimentalisme. En ce sens, le discours mondialisant permettrait de déjouer l'histoire et de laisser penser à la communauté qu'elle est en prise avec son (nouveau) destin.

### **3.3. L'éclatement du Nord**

D'une façon comme une autre, le Nord se trouve bousculé, revisité, réhabité aussi. Il sort de ses frontières. Le plus frappant est sans doute l'ouverture des frontières, partir du centre pour aller ailleurs, exporter les compétences, les productions du Nord d'abord, puis exploiter, vendre à l'extérieur la nordicité, l'ensemble dans un mouvement à la fois centripète et centrifuge. Aller de l'extérieur vers le centre, le Nord, et du centre vers l'extérieur.

### 3.3.1. Du local à l'international

L'ouverture se fait par cercles concentriques, du Nord vers l'extérieur, de façon très concrète d'ailleurs, sans aucune entrave même pas celle de la langue, dans une francité reconnue pour elle-même :

*au commencement j'ai commencé par la région que je connaissais qui était la région immédiate de Hearst / mais j'ai: un peu: voyagé un peu partout dans le nord de l'Ontario donc les territoires que je dessers je les connais/ euh: / disons relativement bien / donc: on a commencé à: à vendre à l'extérieur comme là des cours de: par exemple une formation hydraulique qui se donne à Hornepayne [Je pense que c'est un vrai nom mal retranscrit...] / ce qui arrive les entreprises même x les collègues: communautaires francophones / on peut fonctionner dans n'importe quelle langue / on peut prévoir une formation en anglais si une entreprise anglophone la veut / parce que c'est eux-autres qui paient / c'est autofinancé / donc il y a aucune subvention du gouvernement / jusqu'à x en demanderait en portugais ou en chinois on pourrait: / dans la mesure du possible on pourrait produire: une formation en conséquence*

Le changement économique entraîne une redéfinition des frontières par notamment la mainmise de certaines multinationales dans l'entreprise forestière. Là encore façon bien réelle de sortir de la famille. Comme le dit Denis Robert encore

*il y a beaucoup de rationalisation qui s'est fait au cours des dernières années les entreprises familiales ont tendance à: à diminuer à disparaître/ au profit de multinationales/ parce qu'y a des: des rationalisations/ quand on regarde dans le nord-est: de l'Ontario et le nord-ouest du Québec l'émergence de Tembec / qui: qui commençait qui est une petite entreprise un petit moulin à papier qui était fermé à*

*Témiscamingue qui est devenu un empire:/ parce que:/ ils sont présents partout dans le nord-est de l'Ontario*

Les producteurs du discours mondialisant le disent, il faut sortir des frontières : la portée internationale est essentielle, pour induire développement et avenir, comme le dit Nadine Chalifoux, voix de la communication d'une municipalité dans une série huilée d'arguments du discours mondialisant :

*La troisième perspective c'est le travail au niveau international / alors si on regarde à des compagnies qui sont dans notre communautés : c'est important de s'assurer que ces gens là ces compagnies-là ont les outils pour compétitionner sur le niveau mondial*

Cette ouverture permet donc de toute façon et notamment dans le milieu culturel de jouer dans la cour des grands, à la fois pour toucher un plus grand marché mais aussi pour transcender la situation minoritaire et se voir reconnu non plus comme minoritaire mais comme acteur économique ou dans un autre domaine comme artiste. Artiste qui peut se produire hors frontières, hors de la situation du minoritaire. Les nouveaux liens sont internationaux comme le dit avec exaltation Alain Paquet :

*bien moi ce qui ce qui m'intéresse beaucoup c'est d'aller voir comment d'autres fonctionnent d'autres travaillent y a l'Afrique qui est là/ j'ai déjà fait partie:/ en France à Dieulefit d'un: d'un spectacle: avec une distribution internationale/ ça c'était c'était fascinant c'était parce que tout le monde travaillaient différemment/ euh: les Suédois travaillaient différemment des: des Américains: les/ là c'est les c'est les Francofolies moi j'j' x x provoquer/ je vais aller voir comment les autres/ les autres travaillent/ euh: les échanges aussi j'suis allé au Carrefour cette année à Québec au festival/ les échanges sont aussi nourrissants que:/ que les spectacles/ y a des spectacles tu sors puis tu ah: ouhaou:/ quelle: façon: différente même des fois*

*étrange de/ d'aborder: d'aborder le théâtre/ moi j'aime beaucoup le théâtre qui/ qui*

*bouge: qui est très physique qui:/ ça fait que quand je vois des choses ah wow*

Ces visées internationales sont sans doute encouragées par la définition nouvelle de la communauté franco-ontarienne notamment à Toronto, communauté qui s'ouvre, par l'arrivée de nouveaux migrants, à une francophonie mondiale. Les frontières bougent donc, de l'intérieur même par une expression artistique renouvelée, sur des airs de la Méditerranée ou d'ailleurs (Sylvestre, 1999). Ce serait là un passage plus en douceur du groupe, de lui-même à lui-même, toucher le monde en son sein même. Si “ l'authenticité ” n'est pas (encore ?) une valeur marchande en matière de culture en Ontario et que la production semble viser davantage la création dans la mouvance par exemples des musiques ou expressions du monde, forme d'une modernité mondiale, l'internationalisation des produits et son élitisme échappent à la communauté. Parce qu'encore une fois, la reproduction en Ontario est plus linguistique et désormais économique que culturelle, parce que le capital culturel du monde anglo-saxon reste très fort.

### **3.3.2. La valeur marchande du Nord, le tourisme**

Le Nord part vers le monde mais le Nord se vend aussi pour faire venir le monde. La nordicité doit attirer, le froid, l'espace, la liberté comme valeur marchande... Le Nord s'offre alors dans ses valeurs anciennes, de celles du discours traditionnel, de la nature à conquérir encore une fois, de l'authenticité des paysages, et d'une forme de liberté investie dans le discours modernisant. Le discours mondialisant, de la nature au mythe, va utiliser ces représentations avec fierté dans un possible rendement économique :

*entre North Bay x Bay le long de la de la rotonde c'est vraiment: un un endroit*

*privilegié pour:/ pour arrêter pour la soirée là / pour se reposer t'sais / mais depuis*

*là ça va t'emmenner plus de personnes qui utilisaient ces chaînes-là à arrêter ici / il y*

*a des entreprises qui se sont développées au niveau du: du tourism e/ je regarde le:*

*le long de la chaîne des lacs/ il y a des: des points de services qui n'existaient pas avant / la marina x x lac c'est des places x x x des bateaux ça dessert autant la population locale que le: que le touriste / cette année i' ont: x un petit village:/ une ferme d'oiseaux: exotiques qui s'est: qui a été mise en marche / toutes sortes de: faisans qui viennent d'Europe qui viennent ici mais qui sont capables de vivre ici / [bruit de voiture] c'est une passion puis ça a bien marché / y a beaucoup de monde qui a été voir ça/ moi je dirais ça: euhm / au niveau de la motoneige ça s'est développé énormément/ c'était: vu que c'est dans le nord: puis c'est quand même assez éloigné / les résidents utilisaient beaucoup la motoneige / soit pour: soit pour le loisir la randonnée soit pour la chasse soit pour la x soit pour la pêche sur glace/ mais maintenant c'est aussi devenu un corridor / il y a un: un sentier transcanadien qui passe par ici/ ça fait que: il y beaucoup à un moment donné juste: qui viennent d'américains qui viennent faire de la motoneige en hiver viennent passer une semaine faire des randonnées dans les environs / parce que: il y a de l'espace: y a pas de chemin au Nord: au Nord ça x t'sais le potentiel est: immense (Denis Robert).*

### **Conclusion, une éternelle emprise du Nord**

Et les discours s'alimentent alors les uns les autres, les valeurs attribuées au Nord traversent le temps. Il y a toujours cette idée de conquête, de celle du discours traditionnel contre éléments naturels, de celle, du discours modernisant contre la misère d'un peuple, de celle du discours mondialisant d'un nouveau monde économique. Idée qui s'est exprimée aussi dans une distance face aux Anglais, puis dans un rejet et aujourd'hui dans une forme de coopération intéressée. Les valeurs premières du Nord se sont installées dans les esprits, se sont mythifiées, elles sont passées des discours hégémoniques aux représentations de tout un chacun, celles d'une liberté, d'un attachement légitime.

Si les discours traditionnel et modernisant perdent de leur prégnance, la vision du Nord elle reste. Elle va bien sûr du repli à l'intérieur de frontières tracées par l'histoire économique et politique, à, aujourd'hui, l'ouverture vers le monde. Mais au bout du compte, le Nord reste un lieu de ralliement de tous, dans tous les discours, chez tous et de tous temps. Il fut un espace défini par les premières frontières économiques des mines et des chemins de fer, espace de conquête idéologique, mais avant tout peut-être, pour les nouveaux colons, espace d'une conquête sur la nature. Là se sont forgés pour rester encore aujourd'hui la légitimité d'un attachement à la terre, la liberté de vivre, les liens avec la forêt, le froid et la neige. Ce Nord est celui d'une origine partagée, celle de travailleurs venus du Québec pour trouver quelque emploi dans cette région en voie d'industrialisation, dans le leurre d'une distance avec le pouvoir anglais. Ce territoire du Nord et la misère qu'il a engendrée ont été réinvestis politiquement à travers le discours modernisant. Elles ont servi les bases politiques définies par les limites de leur territoire - revendications pour des droits, mise en place d'un réseau institutionnel francophone -, sans toutefois pouvoir s'identifier à un État. C'est en ce temps qu'apparaît par la création artistique, cet espace défini comme le *Nouvel Ontario*. Le Nord, construit alors par le politique contre une trop longue minorisation, le Nord où cette nordicité qui fait d'un territoire un symbole, dans un repli culturel et identitaire sans lien avec l'autre anglais. Enfin, le Nord va sortir de ses frontières, rallier le côté anglais, voir le monde et faire venir le monde à lui.

Reste ce qui le traverse, la conquête toujours de l'espace, la nature qui porte et vers laquelle toujours on revient, malgré parfois l'enfermement possible comme le dit Marie Frégault, jeune femme qui ne quitterait pourtant pas son pays. Le Nord peut alors devenir envahissant, enfermant. *Le Nord c'est:/ c'est ça c'est pogné c'est froid puis c'est dur à respirer* mais essentiellement dans la relation aux autres parce que *c'est des gens un petit peu pognés compressés / cadrés / oui / oh oui / je trouve ça difficile le Nord*. C'est peut-être aussi que le Nord est une construction mentale, entre attirance, respiration et enchaînement. Dans un long

passage Sophie Forget, écrivaine installée à Kapuskasing développe sa conception du Nord (Moïse, 2000). Nous assistons à la construction du sujet via un territoire symbolique, dans une forte opposition “ aux autres ” dans un premier temps, ce qui lui permet de mieux définir son groupe d'appartenance. Un premier positionnement se fait donc dans l'opposition entre l'*élite francophone d'Ottawa* et dans une inclusion en *nous-autres les francophones / les francophones ordinaires les francophones ouvriers*. Cette première opposition place la locutrice en distance par rapport au monde artistique ou plutôt à l'élite artistique. Elle s'attache à cette identité constitutive du Nord, les origines sociales ouvrières. Le *je* s'identifie à un *nous* inclusif populaire. Ce *nous* sera réinvesti un peu plus loin dans une marque déictique, *ici*. Le Nord, qui émerge spontanément dans le discours, est représenté alors par ce *ici*, *Sudbury c'est pas le Nord: c'est ici le Nord*. Le Nord va donc glisser du groupe d'appartenance à une empreinte spatiale. Il identifie Sophie Forget à un ancrage cette fois territorial. En fin de séquence, en même temps qu'il y aura une appropriation spatiale du Nord face aux autres situés ailleurs, *i' s'demandent ce qu'on fait ici / on arrive avec notre culture notre Nord* marquée par une réelle possession originelle de l'espace, *nos racines, notre Nord* se produit une distanciation par rapport au groupe de référence, aux personnes, le *nous-autres* devient, *c'est nos amis, eux-autres*, pour faire du Nord l'espace unique du sujet, l'espace rêvé de la création et de l'identité qui se cherche, hors de tout positionnement à l'intérieur d'un groupe. Au-delà des frontières extérieures, *Sudbury, Hearst ou Ottawa*, au-delà de l'appartenance au groupe franco-ontarien du Nord, le sujet construit ses frontières intérieures, centré sur un *ici* qui le définit dans son intemporalité et sa non-référence si ce n'est à lui-même. L'espace symbolique du Nord s'est construit alors à la fois dans une appartenance à un groupe social, imaginée, réinvestie plus que réelle, *le petit peuple*, les ouvriers, puis dans un territoire et dans une nécessité à être quelque part, à trouver sa place. Être du Nord, ce serait, au-delà d'un ancrage géographique, historique, politique, vivre l'attachement

à un paysage, à une étendue, à une certaine forme de liberté, mais plus secrètement encore, une identification intime de soi à un lieu intérieur.